

Religieuse, mais perdue

Wilma Sullivan

(ex-Sœur Wilma Marie, R.S.M.)

Je désirais «faire le bien»

Jusqu'à l'âge de 29 ans et demi, j'ai été une catholique sincère et zélée. De tout mon coeur, j'aspirais à faire le bien. Assidue à la messe, je recevais les sacrements, je m'efforçais d'aimer mon prochain, et d'une manière générale, d'être bonne envers tous. J'avais toujours cru que c'était là le moyen d'aller au ciel. Ce désir de «faire du bien» autour de moi m'a amenée à entrer, en 1967, dans la Congrégation des Sœurs de la Miséricorde¹, où je suis restée jusqu'en 1971.

En quête de vérité



Wilma comme Sœur de la Miséricorde

Ma quête de la vérité a débuté un jour, près de l'autel, pendant la communion. J'étais à genoux et j'allais recevoir l'eucharistie. Me montrant l'hostie, le prêtre a prononcé la parole rituelle: «Le corps du Christ». Avant de dire «Amen», comme il se doit, pour la toute première fois je me suis demandé: «Mais est-ce vraiment le corps du Christ?» Je n'ai pas pu analyser cette pensée avant de répondre, mais à partir de ce moment-là, chaque jour, cette même question m'a poursuivie: «S'agit-il vraiment du corps du Christ?» Finalement, je me suis mise à prier avec sincérité: «O Dieu, si Jésus se trouve vraiment dans cette hostie, veuille me le montrer. Sinon, montre-moi où est la vérité.»

Six mois plus tard, je quittais le couvent. Deux ans et demi après ma sortie, Dieu, par sa Parole de vérité, a répondu à ma question. Le 11 novembre 1973 a marqué un tournant dans ma vie: ce jour-là, j'ai compris que le salut ne se trouvait qu'en Christ, qui avait versé son sang pour le pardon de mes péchés. C'est ainsi que, par la foi et par la foi seule, je suis née de nouveau et devenue une enfant de Dieu.

Les bonnes oeuvres ne suffisent pas

Tout d'abord, en octobre 1973, le Seigneur s'est servi d'un problème médical pour me mettre en contact avec une chrétienne de Pennsylvanie. Je l'ai rencontrée lorsque j'ai dû être hospitalisée pour une opération bénigne. Cette femme m'a inter-

¹ Cette congrégation, appelée en anglais «Sisters of Mercy», a été fondée en 1827 par Catherine McAuley à Dublin, en Irlande, dans le but de secourir les pauvres. (N.d.E.)

pellée avec douceur et m'a aidée à comprendre que, devant Dieu, j'étais une pécheresse complètement égarée. Je n'ai passé que très peu de temps à l'hôpital, et je n'ai pas bien pu faire la connaissance de cette chrétienne, mais pendant la semaine qui a suivi ma sortie, j'ai régulièrement pris des nouvelles de sa santé. Sachant que j'étais une ancienne religieuse, elle m'a ensuite invitée chez elle pour parler de questions spirituelles. De mon côté, je désirais l'entourer un peu, car je la trouvais bien seule. J'ai donc accepté son invitation. Deux de ses amies étaient auprès d'elle ce jour-là.

Pour la première fois, je me suis sentie interpellée quant à ma vie religieuse. Ce que j'ai retenu de plus important, c'est que même toute une vie de «bonnes oeuvres» ne suffit pas pour entrer au ciel. Car en Esaïe 64:5, la Parole de Dieu déclare: «Toute notre justice est comme un vêtement souillé.» Et dans Ephésiens 2:8-9, elle dit: «Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les oeuvres, afin que personne ne se glorifie.» L'homme n'est pas sauvé de l'enfer par ses bonnes actions, mais uniquement par la foi en Jésus, le Sauveur, qui appelle chacun par son nom.

Au cours de notre conversation ce soir-là, ces dames m'ont invitée à venir au culte dans leur église baptiste. J'y suis allée deux dimanches de suite, tout en me rendant aussi à la messe. Par la suite, j'ai demandé un entretien avec le pasteur, E. Robert Jordan. Je désirais simplement parler avec lui de ce que je vivais et de mon orientation à ce moment-là. Il m'a raconté comment il avait trouvé le salut et m'a dit ce que le Seigneur avait fait pour lui. A un moment donné, il a fait une remarque qui m'a vraiment interpellée: «Wilma, a-t-il dit, personne ne m'avait jamais dit qu'il suffisait de naître en ce bas monde pour être mauvais au point de mériter l'enfer. Jamais on ne m'avait dit qu'il était impossible d'être libéré du péché par autre chose que le sang de Christ.»

A cet instant précis, le Saint-Esprit m'a permis de comprendre que j'étais une pécheresse perdue et que j'avais besoin d'être sauvée. Depuis ma petite enfance, on m'avait enseigné que, Dieu nous aimant, il fallait vraiment être un pécheur «hors norme» pour aller en enfer. On m'avait dit que j'irais au ciel si je m'efforçais de bien me conduire, si j'allais à confesse quand j'avais péché, si je communiais aussi souvent que possible et si je mourais «en état de grâce». Mais ce jour-là, j'ai compris que mon coeur était enclin au péché, du simple fait de ma naissance en ce monde. Mon baptême n'avait pas ôté mes fautes, car «sans effusion de sang il n'y a pas de pardon » (Hébreux 9:22). J'avais donc besoin d'accepter personnellement le Seigneur Jésus comme mon Sauveur.

Pouvais-je rester catholique?

Dès que j'ai reçu le salut, d'innombrables questions ont commencé à surgir en moi. Grâce à Dieu, cette personne que j'avais rencontrée à l'hôpital savait (et vou-

lait bien) m'aider. Elle répondait à mes questions par l'Écriture. Une des premières choses que je lui ai demandées a été: «Puis-je croire en Jésus comme mon Sauveur et rester catholique?» Ma nouvelle amie a fait preuve de beaucoup de sagesse: «Wilma, a-t-elle dit, à mon sens ce n'est pas possible, mais je ne vais pas te dire que c'est impossible. Je vais simplement te dire comment, selon la Bible, nous devons rendre un culte à Dieu. Dis-moi comment tu procèdes actuellement, et on verra bien si c'est la même chose. Ce sera ensuite à toi de prendre une décision.»

A ce sujet, un verset allait me servir de point de repère pour mes choix futurs: «Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité» (Jean 4:24). Je cherchais sincèrement la vérité, et j'aimais tant le Seigneur que je voulais être sûre que mon culte lui était agréable. Dieu, je le savais, ne pouvait ni ne voulait me mentir; cependant, je savais aussi que l'être humain est faillible, et qu'il nous arrive de nous tromper. Je me suis donc mise à faire comme les Béréens, qui «examinaient chaque jour les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur disait était exact» (Actes 17:11).

J'ai donc examiné à la lumière de l'Écriture les sacrements catholiques: la communion eucharistique, le baptême des enfants, la confession des péchés. J'ai bien vu que cela posait problème! Interrogeant mon amie au sujet de l'eucharistie, j'ai reçu une réponse à la question que je me posais depuis tant d'années: «Mais bien sûr, Jésus n'a pas à être remis à mort à chaque messe.» Elle m'a montré que Christ était mort sur la croix «une fois pour toutes» (cf. Hébreux 10:10-14), et qu'en criant: «Tout est accompli!» il avait attesté de la perfection de son oeuvre rédemptrice. Est-il besoin de dire la joie qui remplissait mon coeur? Enfin, j'avais trouvé la réponse à ma question!

Libérée de toute angoisse, j'ai poursuivi mon étude sur les sacrements, certaine que j'allais découvrir la vérité sur le culte qui plaît à Dieu. J'ai constaté que, dans la Bible, le baptême est le signe visible d'une repentance intérieure (cf. Actes 2:41; 8:26-39; 16:25-34), alors que selon l'Église catholique, il ôte le péché originel et fait du baptisé un enfant de Dieu. De même, j'ai réalisé que dans le sacrement de pénitence, on attribue au prêtre le pouvoir de pardonner les péchés. Ceci n'est pas conforme à l'Écriture, qui déclare: «Il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme» (1 Timothée 2:5). *Il n'existe aucun autre médiateur!* Enfin, j'ai compris qu'aucune pénitence ne peut servir à remettre les péchés. Seul le sacrifice accompli par Christ «une fois pour toutes» peut effacer le péché.

Une décision difficile

Ces contradictions évidentes (dont je n'ai donné que quelques exemples) entre la doctrine catholique et l'Écriture m'ont placée devant la décision la plus importante et la plus difficile de ma vie. Il me fallait choisir entre la con-

fiance en Dieu qui ne peut mentir (cf. Romains 3:4) et la confiance en l'homme faillible (cf. Proverbes 14:12).

Finalement, le 16 décembre 1973, j'ai pris la décision de quitter le catholicisme pour n'obéir qu'à la Parole de Dieu. J'ai remis entre les mains du Seigneur toutes les conséquences de cette décision. Aujourd'hui, en toute sincérité, je peux affirmer que pas une seule fois, je n'ai regretté ce choix. Dieu, dans son amour, m'a permis de croître «dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ» (2 Pierre 3:18).



Wilma après sa
conversion

La vérité m'a rendue libre, et mon désir, c'est qu'il en soit de même pour vous. Si vous demandez à Dieu de vous révéler cette vérité, il le fera, et il vous délivrera des traditions religieuses humaines. Croyez en Christ de tout votre coeur, car il a tout accompli à votre place. Il vous offre bien plus qu'une religion: une relation personnelle avec lui. Et cette relation peut commencer aujourd'hui, si vous le désirez.

Aujourd'hui, Wilma Sullivan annonce le salut en Christ, témoignant, partout où cela lui est demandé, de ce que Dieu a fait dans sa vie. Elle habite aux Etats-Unis.

Traduction: Liliane Fleurian

Ce témoignage est prélevé du livre *Leur chemin ne mène plus à Rome*, volume 2, édité par *La Maison de la Bible* (Romanel 2007, p. 153-158).

Nous recommandons vivement ce livre ainsi que le volume 1, contenant 22 témoignages de prêtres catholiques convertis.



CLKV
Hochstrasse 180
CH-8330 Pfäffikon ZH
(0041)(0)44 937 18 64
kontakt@clkv.ch
www.clkv.ch
clkv.ch/clkvshop [leur chemin](#)

La Maison de la Bible
Ch. Praz-Roussy 4 bis
1032 Romanel-sur-Lausanne
(0041) 0)21 867 10 20
www.maisonbible.ch
maisonbible.ch [leur-chemin](#)